

## *Principes pour une paix perpétuelle*

*Jocelyn Lapointe*

### **Allocution prononcée lors de la remise des diplômes aux finissants 2012, le vendredi 15 juin 2012**

Chers Parents  
Chers Grands-parents  
Messieurs les directeurs  
Chers collègues  
Très chers élèves

D'entrée de jeu, j'aimerais vous lire cette métaphore écrite il y a environ 2500 ans, la Métaphore de la tortue:

« L'Empereur envoya deux messagers. Tchouang-Tseu était en train de pêcher, ils allèrent le voir et lui dirent: l'Empereur veut que tu deviennes le Premier Ministre du pays. Voyez-vous cette tortue, là, dont la queue frétille dans la boue? répondit Tchouang-Tseu. Oui, nous la voyons. Voyez-vous comme elle est heureuse? Certainement, elle a l'air immensément heureuse. Puis Tchouang-Tseu ajouta: j'ai entendu dire qu'au Palais du Roi, on vénère une tortue morte, âgée de 3000 ans, dans une cage en or, décorée de diamants. Si l'on demande à cette tortue qui gigotte sa queue dans la boue, de changer de rôle, de devenir cette tortue du Palais – morte, mais dans une cage en or, décorée de diamants, vénérée par l'Empereur lui-même, cette tortue serait-elle prête à accepter? Certainement pas! Cette tortue ne voudra pas, dirent les messagers. Et moi, pourquoi le voudrais-je? Alors, partez! Je suis heureux dans ma boue, à gigoter ma queue, et je ne veux pas venir au Palais de l'Empereur. Déclara Tchouang-Tseu.»<sup>1</sup>

Je prononce l'allocution de la remise des diplômes des élèves pour la cinquième et dernière année. Au cours des cinq dernières années, ceux qui ont été en quelque sorte forcés de m'écouter ont remarqué mon goût immodéré pour les textes anciens, surtout les textes qui ont la qualité de nous faire croire qu'ils ont été écrits hier. C'est que je crois que si l'homme a évolué rapidement du point de vue technologique, il n'a pas bougé d'un iota du point de vue du développement de son âme, et ce, depuis des siècles. Pour s'en convaincre, il suffit de constater dans quelle mesure l'homme moderne est devenu la prothèse des machines mises au point pour satisfaire ses besoins effrénés de pouvoir, de

possessions et de parures. L'homme est une bête de pouvoir, disait le poète, et pour parvenir à ses fins il sera volontiers et tour à tour corrompu, mesquin, diabolique, pervers, tout pour le bonheur de pouvoir toucher à notre Dieu bien-aimé, l'argent.

Si j'ai présomptueusement intitulé cette allocution *Principes pour une paix perpétuelle*, c'est qu'il suffit de consulter, par exemple, les textes anciens, pour se rendre compte que le problème de la paix dans le monde n'a toujours été qu'une affaire de cupidité ou, si l'on veut, de convoitise. Vouloir la paix dans le monde relève pour certains du domaine de la fantaisie. Alors, soyons fantaisistes pour les fins de l'exercice.

Lorsque j'ouvre Tchouang-Tseu, philosophe Chinois du quatrième siècle avant Jésus-Christ, j'y trouve des principes très simples pour assurer la paix dans le monde. Selon lui, il y a huit manies dont l'homme devrait se défaire, à savoir 1) manie de se mêler de ce qui n'est pas son affaire, 2) manie de parler sans considération préalable, 3) manie de mentir, 4) manie de flatter, 5) manie de dénigrer, 6) manie de semer la discorde, 7) manie de faire à ses amis une fausse réputation, 8) manie d'intriguer et d'insinuer.<sup>2</sup>

Ceci paraît facile de prime abord, mais je vous mets au défi de vous défaire d'une seule de ces manies dans la prochaine année. Pour ma part, mes collègues et mes patrons le confirmeront, je succombe à chacune de ces huit manies au moins une fois par jour. Je me suis donc lancé le défi de consacrer les années qui me restent à travailler en vue de me défaire de ces manies. C'est un projet à long terme, certes, mais le seul, me semble-t-il, qui vaille la peine qu'on s'y consacre en ces temps où l'homme est devenu une poule à qui on aurait coupé la tête, qui titube ici et là, prêt à s'écrouler sous le poids des obligations de toutes sortes, et qui n'ont trop souvent d'autres fins que le désir de paraître, de se démarquer des autres, d'arriver le premier, d'être le plus beau, la plus belle, le plus intelligent, le plus en vue, le plus efficace, le plus ceci ou le plus cela. Que des vétilles dans un monde qui croule sous le mensonge collectif. L'homme moderne est donc passé maître dans l'élaboration de ces chausse-trappes qui ne servent qu'à révéler ce qu'il n'est pas, qui le force à désirer des choses dont il n'a, au fond, pas vraiment besoin. Sans s'en rendre trop compte, et c'est voulu, l'homme moderne est devenu une machine à vouloir. On veut sans cesse, pour soi, pour les autres, contre soi, contre les autres.

Cette perte de contrôle sur soi a cependant commencé à faire des dommages collatéraux. Je ne parle pas ici d'épuisement professionnel qui frappe parfois au mitan de la vie pour n'être pas suffisamment parvenu à impressionner le patron, les collègues, les voisins ou pire, soi-même. Non. Je parle des dommages psychologiques dûs au besoin effréné de perfection, de performance, voire de performance extrême dont raffole notre

société. Pression indue ici, ordre d'efficiences là, et vogue la galère. On doit réussir dans la vie à tout prix, quitte à ne pas réussir sa vie – certains disent qu'on en aura une autre pour se rattrapper... Que la machine de l'économie marchande vienne à ralentir, il y aura bien un ancien Premier Ministre quelque part pour nous rappeler que nous, les Québécois, ne travaillons pas assez (sous-entendu... pour enrichir encore plus mes petits amis qui daignent m'inviter à leur somptueuses petites fêtes) pour que la culpabilité judéo-chrétienne s'installe à nouveau, carburant nécessaire à remettre la machine sur ses rails.

Le monde de l'éducation n'est pas non plus à l'abri des dommages causés par une société en déroute, en mal de bénéfices, d'efficiences et de perfection. «Ce qu'on faisait autrefois pour *l'amour de Dieu*, disait Nietzsche, on le fait aujourd'hui pour l'amour de l'argent, c'est-à-dire pour l'amour de ce qui procure *aujourd'hui*, le mieux le sentiment de puissance et de bonne conscience.»<sup>3</sup> Le système scolaire est trop souvent l'agent par lequel se transmet le virus du désir de perfection, virus qui se répand telle une rumeur sur *Facebook*. Aussi, il ne faut pas se surprendre, qu'un nouveau diagnostic soit apparu récemment dans les bilans de santé des élèves Québécois: *l'angoisse de performance*. Posée comme une sorte de nouvelle pathologie, l'angoisse de performance saisiserait le jeune à la gorge, le paralyserait, lui infligerait un mal-être insoutenable. Jadis, l'angoisse devant un examen se résorbait comme un carré de sucre dans l'eau bouillie, lorsque la promesse de pouvoir flâner au coin de la rue avec ses amis, d'errer ici et là en toute insouciance, de deviser sur le sexe des anges étaient, le soir venu, encore du domaine du possible. Mais qu'en est-il vraiment de nos jours? Après l'angoisse devant la copie à remettre en français, il y a quoi? L'obligation de performer au basket, au soccer, au hockey, au patin, au cours de danse, au cours de macramé, que sais-je encore? Ajoutez à cela la nécessité de travailler une bonne quinzaine d'heures chaque semaine chez McDo ou Simons, pour payer le cellulaire, les séances de bronzage, l'abonnement au gym pour se faire de beaux "pipes", les cours de conduite, et vous avez là un joyeux cocktail explosif. On réussit à maintenir les apparences un certain temps, puis tout s'écroule. Il faut maintenir le cap, dit-on, mais pour aller où? Pour fuir quoi au juste? À quoi peut bien servir toute cette incessante agitation? Je vous le demande. Je tente ici une réponse: elle sert notamment à ne pas se retrouver seul avec soi-même, face à ce trou béant qu'est devenue notre âme.

Au fond, qu'est-ce que c'est cette angoisse de performance, au-delà des limites personnelles de chacun et de chacune? Qu'est-ce que c'est cette augmentation inquiétante des désordres alimentaires dans nos écoles, comme dans la société? Ce sont autant de cris d'alarme venant d'une génération qui n'en peut plus. Qui n'en peut plus, entre autre, de

cette culpabilité inconsciente qui vient de leur incapacité à atteindre des standards imposés par une société en mal de réussite économique et de performance.

Moi, pour un, je dis NON! Je revendique le droit à l'imperfection. Je veux être laid, moche, gros, pas si brillant que ça, et je veux ÊTRE, avant tout et simplement. Au diable le paraître, les possessions inutiles. Si mon voisin veut me dire qu'il a lui réussi en exhibant tout le cliquant de ses possessions éphémères, à tempérament, et bien soit! Grand bien lui fasse. Il y a toujours bien des maudites limites à se faire manipuler par des marchands de rêves qui prétendent ne vouloir que notre bien...et qui l'obtienne! NON. J'ai autre chose à faire. Je veux être bien avec moi-même, être avec mes enfants le plus souvent possible. Je veux surtout me débarrasser des huit manies dont parle Tchouang-Tseu. Ainsi, si je parviens à me défaire de ces manies, tranquillement, sans me hâter, j'aurai acquis un peu plus de sagesse, j'aurai mis en déroute une société qui veut faire de moi une machine à tourner en rond, et qui sait, peut-être que cette sagesse inspirera quelqu'un d'autre et qu'au terme d'une longue chaîne, dans dix ans, dans cent ans, la guerre sera impossible.

Chers élèves, tout au long de votre vie vous serez sollicités. On vous demandera d'être efficaces, raisonnables, obédients, productifs, ambitieux. Vous en viendrez même à penser, c'est très subtil ce processus, que c'est vous qui le désirez. Soyez vigilants. Pour être vigilant, soyez surtout cultivés, dans un monde justement où être cultivé dérange. Ce n'est pas par hasard qu'on puisse souhaiter votre inculture. Ça court dans nos sociétés dites modernes. En France, pour ne citer qu'un exemple, on a supprimé le fameux examen de culture générale pour l'entrée dans les Grandes Écoles d'enseignement supérieur, notamment en science politique. Le but, dit Philippe Sollers, « explicite, cynique, pratique, c'est que les gens soient passifs; la culture générale rend actif en principe, ça permet de comparer, de lire. On ira placer les gens là où il faut pour qu'ils soient rentables, un point c'est tout. »<sup>4</sup> Plus vous serez cultivés, moins vous serez cupides, moins vous désirerez posséder des choses, plus vous voudrez vous posséder vous-mêmes. Vous comprendrez alors la profondeur de ces vers tout simples du poète japonais, Ryôkan: « quand on est sans désir, tout content / Quand on désire, dix mille choses n'en viennent à bout. »<sup>5</sup>

C'est qu'on décide soi-même de la réforme de son être, voilà où le vrai pouvoir réside. Pas besoin de loi spéciale pour cela. Pas besoin non plus d'exhiber son manque de vocabulaire à la face du monde en brisant des vitres ou en vociférant comme un primate. Un peu de culture générale m'apprend, en l'occurrence, qu'il y a environ soixante-dix ans Gandhi a chassé les Anglais de son pays à force de résistance passive, de marches muettes,

non-violentes, de grèves de la faim.<sup>6</sup> Il pratiquait l'abstention de la violence et surtout la condamnation du secret, car le secret, «est ce qui affecte le plus dangereusement les rapports des hommes entre-eux: il faut que tout se passe ouvertement et au grand jour, écrit-il.»<sup>7</sup> Ainsi il souhaite que la «force de vérité» pratiquée de part et d'autre rende la guerre impossible. Ici, il est important de distinguer étudiant et jeune. Si je ne crois pas que les étudiants soient violents, comme les forces progressistes du Québec, d'ailleurs, je crois en revanche qu'un bon nombre de jeunes doivent s'approprier le langage, seule arme efficace pour dire sa colère. Toute forme de violence est un manque de vocabulaire et tout manque de vocabulaire ravale l'être humain jusqu'à la condition de la brute. C'est à cette lacune des mots que doit s'attaquer l'éducation secondaire. Bien entendu, les choses changent lentement dans le domaine de l'humain. On aurait tort de croire, par exemple, que le cynisme ambiant envers la classe politique soit une nouveauté. À preuve, Tchouang-Tseu écrivait ceci sur les politiciens il y a, je le répète, 2500 ans: «Moi, les politiciens me choquent, par l'impudeur avec laquelle ils mentent, par leurs intrigues pour enjôler des partisans. À leur opportunisme factice, je préfère la liberté naturelle.»<sup>8</sup> Un peu plus loin, il en remet: «Ceux qui ont volé peu, sont enfermés dans les prisons. Ceux qui ont volé beaucoup, sont assis sur les trônes.»<sup>9</sup>

Au cours de ces cinq années «allocutives», je n'ai cessé de rappeler l'importance d'une bonne culture générale pour l'avancement de la dignité humaine, de la confiance en soi et le recul de la barbarie symbolisée, entre autre, par l'avènement de l'homme machine. La culture générale aide en principe la confiance en soi, et de la confiance en vous-mêmes vous en aurez besoin au moment d'entrer dans un monde où vous ne serez plus les petits êtres spéciaux et importants que vous êtes, mais un code permanent parmi 175,000 étudiants. Tout n'a pas été vain, cette année au MSS. Surtout cette année, nous avons vécu une année prodigieuse en ce qui a trait au désir des élèves de se donner une bonne culture générale. Jamais comme cette année je n'ai vu autant d'élèves intéressés à débusquer le livre important, le livre qu'il faut avoir lu, le livre qui compte. En plus de la quinzaine de bouquins au programme dans notre école en cinquième secondaire, plusieurs ont demandé des suggestions de lecture pour approfondir leurs connaissances. J'ai souvent vu des élèves lire goûlument plusieurs livres à la fois, j'en ai même surpris une ou deux en pâmoison devant un nouvel auteur qu'elles venaient de découvrir. J'en ai vu passer une bonne partie de l'année à lire Montaigne, Thoreau et même, véritable crime de lèse-société, Bukowski. C'est ça le Mont-Saint-Sacrement en cinquième secondaire, quoi qu'on en dise, et j'ai été honoré d'avoir été un de vos enseignants.

Ce soir, je dois vous le dire, j'ai le cœur qui saigne. À l'approche des festivités qui entoureront la fin de vos études secondaires, les occasions de prendre de l'alcool se multiplieront: il y aura le bal, l'après-bal, l'après-après-bal, la Saint-Jean, l'après Saint-Jean. Je m'adresse à tous ceux qui prennent un malin plaisir à se torturer le foie et le pancréas : ne prenez pas le volant si vous avez bu et surtout ne laissez pas un ami qui a bu prendre le volant. Souvenez-vous qu'un père et une mère ne se remettent jamais de la mort d'un enfant. Autant le reconnaître avec Jean d'Ormesson: «La grande affaire de la vie, c'est la mort. La vie est là quelques années, la mort est là pour toujours.»<sup>10</sup>

En terminant, je sollicite Jacques Prévert le magnifique, pour vous exprimer toute mon amitié:

*Paris at Night*

*Trois allumettes une à une allumées dans la nuit  
La première pour voir ton visage tout entier  
La seconde pour voir tes yeux  
La dernière pour voir ta bouche  
Et l'obscurité tout entière pour me rappeler de tout cela  
En te serrant dans mes bras*

Adieu  
Jocelyn Lapointe

## Notes

1. Tchouang-Tseu, « Traité du maître transcendant de Nan-Hoa – l'œuvre De Tchouang-Tseu, dans *Sagesse Taoïste*, Paris, France Loisirs, 1995, p.426.
2. *Ibid.*, p.426.
3. Friedrich Nietzsche, *Aurore*, Paris, Gallimard, Folio-Essais 119, 1980, p.158.
4. Philippe Sollers, « La fin de la culture générale », *Journal Télévisé France 2*, 4 février 2012.
5. Hervé Collet et Cheng Wing Fun, *Ryôkan : moine errant et poète*, Paris, Albin-Michel, 2012, p.64 .
6. Mahatma Gandhi, *Autobiographie ou mes expériences de vérité*, Paris, Quadride, P.U.F., 1986, p. XXXI.
7. *Ibid.*, p. XXXIII.
8. Tchouang-Tseu, *op.cit.*, p.416.
9. *Ibid.*, p.417.
10. Jacques Prévert, *Paroles*, Paris, Gallimard, Folio 762, 1972, p.201.
11. Cité par Lucien Jerphagnon, *Les dieux ne sont jamais loin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, p.73.